

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



De l'âge pur à l'âge mûr

Bruno Hébert, *C'est pas moi, je le jure!*, Montréal, Boréal, 1997, 196 p.

Raymond Plante, *Projections privées*, Montréal, La courte échelle, 1997, 220 p.

Suzanne Martel, *Les Montcorbier, 1 : Arnaud de Montcorbier (1914)*, Montréal, Boréal, 1997, 220 p; et 2 : *Premières armes (1918)*, 300 p.

André Brochu

Number 88, Winter 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39274ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brochu, A. (1997). Review of [De l'âge pur à l'âge mûr / Bruno Hébert, *C'est pas moi, je le jure!*, Montréal, Boréal, 1997, 196 p. / Raymond Plante, *Projections privées*, Montréal, La courte échelle, 1997, 220 p. / Suzanne Martel, *Les Montcorbier, 1 : Arnaud de Montcorbier (1914)*, Montréal, Boréal, 1997, 220 p; et 2 : *Premières armes (1918)*, 300 p.] *Lettres québécoises*, (88), 18–19.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Bruno Hébert, *C'est pas moi, je le jure !*, Montréal, Boréal, 1997, 196 p., 19,95 \$.

Raymond Plante, *Projections privées*, Montréal, La courte échelle, 1997, 220 p., 14,95 \$.

Suzanne Martel, *Les Montcorbier*, 1 : *Arnaud de Montcorbier (1914)*, Montréal, Boréal, 1997, 220 p., 14,95 \$; et 2 : *Premières armes (1918)*, 300 p., 14,95 \$.

De l'âge pur à l'âge mûr

Une enfance bien criminelle et poétique. Son récit fait pâlir le drame adulte, engoncé dans la bonne foi et la mauvaise écriture.

ROMAN

André Brochu

TOUT EST DONNÉ, DÉJÀ, dans le prologue d'une page seulement où Léon, le jeune héros de *C'est pas moi, je le jure !* raconte sa naissance. Il y a le temps heureux des origines, puis la catastrophe, c'est-à-dire l'expulsion, et enfin l'atterrissage dans la réalité, « emballé dans du coton plus blanc que blanc » (p. 9). Commence alors le vrai temps du récit car l'enfant se découvre double : « normal » (*ibid.*) aux yeux du médecin, qui ne comprend rien à rien ; et furieusement contraint ! Le coup de la naissance, qui vous arrache au bonheur et vous condamne à rechercher sans cesse l'amour d'une mère, voilà une trahison du destin qui justifie bien l'adoption de tous les moyens de survie, face à une réalité et à une société violentes.

Un sympathique petit voyou

Ainsi débute la saga de Léon Doré, qui à cinq ans se noie volontiers plusieurs fois, histoire de goûter au calme parfait et, par surcroît, d'attirer l'attention de maman ; et qui, à dix ans, après le départ de la mère tant aimée — un peu frivole —, entre en délinquance comme en religion, cambriole des maisons du voisinage, pratiquant le vandalisme en sus, et trouve en Clarence, la petite amie, l'alliée rêvée pour commettre ses mauvais coups. Léon, on l'a vu, est double : victime d'un côté, et « criminel » (p. 36) de l'autre, car il s'agit pour lui de corriger, par ses méfaits, la fallacieuse image de normalité qu'il projetait dès sa naissance. Il est avide d'amour, de tendresse, mais touché par le « vent du diable¹ » (p. 22), sorte de folie qui le pousse au mal.

Histoire d'une enfance délinquante ? Eh bien non, puisque l'écriture nous entraîne bien loin du psychologique ou du sociologique, nous fait pénétrer dans le mystère d'une conscience extraordinairement authentique et vivante, qui se pose la question du bien et du mal et la traduit aussitôt en actes, sans doute inquiétants mais traversés et sauvés par un humour transcendant. Aux antipodes du cynisme, cet humour a pour fonction de placer les faits et méfaits racontés dans la lumière d'un certain absolu. En effet, nous accédons grâce à lui, par delà le bien et le mal², à une compréhension de l'intérieur d'un comportement qui, autrement, resterait pour nous opaque ou rébarbatif. Et c'est toute la magie de l'enfance, avec sa liberté à l'égard du réel et son ouverture au merveilleux, qui nous sollicite constamment à travers les réflexions désopilantes et les agissements du sympathique petit voyou. Une bonne part du plaisir ressenti par le lecteur vient de ce que le point de vue de Léon enfant est enrichi par celui du narrateur, c'est-à-dire de Léon trente ans plus tard, dont les formulations ingénieuses supposent une participation intense au récit des événements mémorés, malgré l'objectivation due au recul.

Les comparaisons métaphoriques, dont l'auteur abuse sans doute mais qui sont d'une grande originalité (un peu trop voulue parfois), forment un support important de l'écriture. Elles donnent au récit sa résonance et lui permettent d'évoquer, à travers l'histoire d'une enfance, une réalité humaine beaucoup plus vaste. C'est dire que ce premier roman, œuvre d'un auteur qui touche à la quarantaine, est une réussite considérable et qu'il suscite de grandes attentes.

La bêtise adulte

Raymond Plante est, lui, un auteur chevronné, qui écrit beaucoup (et avec succès) pour les adolescents. *Projections privées* est toutefois un roman pour adultes ; la référence à l'enfance en est à peu près absente. Contrairement à Bruno Hébert, qui a écrit pour les adultes un roman sur l'enfance, c'est un peu la vision d'un romancier pour la jeunesse qui nous est transmise ici, à propos de thèmes qui exigeraient beaucoup de maturité psychologique.

Le sujet est simple et quelque peu scabreux. Michel Laurier, un homme dans la quarantaine, amoureux de la femme qu'il a épousée vingt-six ans plus tôt, père de deux enfants, est précipité dans le drame le plus noir quand sa France bien-aimée, championne de tennis, meurt d'un accident de voiture. Il découvre alors qu'elle s'apprêtait à le quitter pour suivre Anouk, sa partenaire au jeu, amoureuse d'elle. Au moment de l'accident, c'est justement Anouk qui était au volant. Plongé dans le deuil, Michel revit tous les moments de son passé, notamment grâce à la projection de cassettes vidéo qui reprennent les reliquats des séances de photo et de cinéma familial, voire intime — de là le titre du roman —, et il réussit à provoquer les confidences d'Anouk. En fin de compte, apprend-il, France ne s'était pas détournée de lui, et la douleur de lui survivre n'en est que plus grande.

Raymond Plante sait conduire une histoire, avec patience, jusqu'à sa conclusion, et ses personnages, qui proviennent d'un milieu plutôt populaire, sont crédibles et fermement dessinés. Le romanesque qu'il élabore, à l'exclusion peut-être des scènes d'intimité aux représentations très crues, rappelle celui des téléromans. Le récit finit par emporter l'adhésion du lecteur, mais la première partie rebute par un mélange de maladroites et de notations saugrenues. L'auteur pratique un réalisme psychologique très poussé, ne nous fait grâce d'aucun détail concernant les états d'âme ou d'esprit de son héros ou des autres protagonistes. Or, le grand écueil à éviter, dans ce genre narratif, c'est l'absence de finesse. Hélas... On croirait souvent retrouver la problématique



Bruno Hébert



Raymond Plante

laborieuse de certains récits pour adolescents où l'analyse, trop explicite, s'embourbe dans la bonne foi et le cliché. D'autre part, un érotisme brut, sans aucune poésie, vient de façon intermittente épaissir les obsessions de Michel Laurier autour de motifs tels que les seins, les poils de la femme, le regard gris du mari « voyeur ». L'amour semble se passer fort bien de manifestations plus éthérées.

On est très loin du climat d'intelligence, de poésie et d'humour du roman de Bruno Hébert. Raymond Plante pratique certes, à l'occasion, l'ellipse ou la métaphore, mais le résultat est bizarre, comme en font foi les énoncés suivants, choisis parmi cent exemples possibles : « Et en 1970, après Woodstock, les seins étaient de mise dans les communes » (p. 27) ; « France était un électrochoc » (*id.*) ; « Chaque fois qu'elle avait effleuré le bonheur, il s'était défilé, toujours brusquement. Un foutu savon, le bonheur » (p. 46)³. De telles absurdités sont parfois réduites après coup, et on peut dire que la seconde partie du roman semble s'employer à légitimer la première, à rendre intelligibles ses côtés niais, pendant qu'est résolue l'énigme des personnages et de leurs relations. L'ennui, c'est que le lecteur risque d'être découragé bien avant que le récit acquière, un tant soit peu, les allures de l'*intelligence*.

Histoires pour-jeunes-et-adultes

De Suzanne Martel, sœur de la regrettée Monique Corriveau qui fut elle aussi une pionnière de la littérature jeunesse, on réédite deux ouvrages au romanesque puissant et délié. *L'apprentissage d'Arabé* (1979) s'intitule maintenant *Arnaud de Montcorbier* ; et *À la décou-*

verte du Gotal (1979), *Premières armes*. L'auteure a voulu que ces deux premiers tomes de la série des *Montcorbier*, qui seront bientôt suivis de plusieurs autres, puissent être lus sans remords par les adultes, et les a retravaillés en conséquence. Le résultat est concluant. Plutôt que d'aborder des thèmes adultes sans une suffisante complexité d'analyse, comme le fait Raymond Plante, Suzanne Martel entraîne ses lecteurs de tous âges dans un merveilleux fondé sur la pure aventure, avec des héros qui réincarnent les chevaliers d'autrefois parmi les réalités du siècle présent, par exemple la Première Guerre mondiale. Bien entendu, on est loin de la littérature sérieuse — qui peut être très drôle, comme Bruno Hébert en fait la démonstration —, mais rien n'empêche la littérature d'être, sans prétention et avec talent, un divertissement de qualité.



1. L'expression avait servi de titre, près de trente ans plus tôt, à un roman d'André Major.
2. Par delà conscient et inconscient aussi. Dans ce roman, l'histoire de la psyché la plus obscure — traumatismes, refoulement, formations réactionnelles et substitutives — est étonnamment lisible.
3. Comblons les ellipses : a) Les seins nus étaient de mise... ; b) La vie avec France était l'équivalent d'un électrochoc ; c) Le bonheur s'était défilé, toujours brusquement, comme un savon [mouillé] fuit la main. — Les figures mal construites ne font pas des audaces d'écriture.

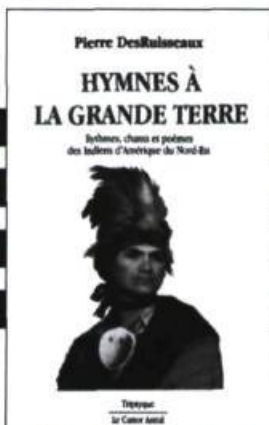
TRIPTYQUE

2200, RUE MARIE-ANNE EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2H 1N1
TÉLÉPHONE ET TÉLÉCOPIEUR : (514) 597-1666



Maxime-Olivier Moutier
RISIBLE ET NOIR
Récits
137 p., 17 \$

« C'est le noir. Le noir presque bleu. Bleu comme les chats. Le noir nu. Le soir d'avant le début de l'univers. Avant le commencement. Avant le premier meurtre. C'est la nuit comme lorsqu'on cherche à expliquer un film d'horreur. La nuit comme quand on trouve une arme dans le tiroir de chevet de son papa. Toute prête. Toute bien chargée. Une balle pour chaque membre de la famille. La famille de ce siècle. »



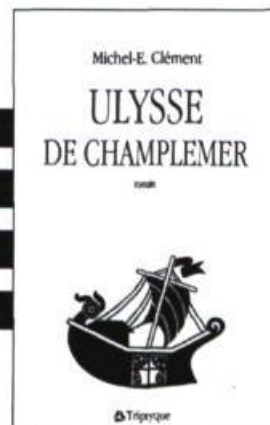
Pierre DesRuisseaux
HYMNES À LA GRANDE TERRE
Rythmes, chants et poèmes des Indiens d'Amérique (Nord-Est)
265 p., 15 \$

Première anthologie de poèmes traditionnels amérindiens publiée au Québec, ce livre vise avant tout à susciter la curiosité et l'intérêt pour un imaginaire d'une immense richesse et d'une profondeur mythique incontestable. Proposant plus de 120 textes paraissant souvent pour la première fois en français, cette anthologie présente un éventail étendu de la culture orale amériindienne du Nord-Est.



Paul Bleton et
Richard Saint-Germain
(sous la dir. de)
LES HAUTS ET LES BAS DE L'IMAGINAIRE WESTERN
240 p., 25 \$

Buffalo Bill, Marlboro, Lucky Luke, Clint Eastwood, le Far West, la Frontière, le soldat Lebrun, l'*Indian romance* : autant d'éléments constituant ce qu'il convient d'appeler l'imaginaire western. Le western a en effet donné naissance à toutes sortes de variantes extra-frontalières : récits d'aventures américaines réinventées par les Français, les Québécois ou les Allemands, bandes dessinées, belges westerns-spaghetti, industrie country québécoise, etc.



Michel-E. Clément
ULYSSE DE CHAMPLEMER
Roman
155 p., 18 \$

Rue Goldbloom, un couple mal assorti tait son mal de vivre. Ulysse et Mimose ont jadis acheté un nid intime en plein champ, les voici étouffés au cœur d'une ville-champignon. Qu'advient-il d'un Ulysse qui, tout en réglant ses comptes avec sa mère, trompe sa femme avec l'argent de sa fille ? Il s'éclate. Son passé de chef de l'équipe des Tueurs refait surface et complique le jeu. Y a-t-il de quoi sourire ? Abondamment.